

# LE JOURNAL DES ENFANTS



HISTOIRES  
RECITS  
CONTES  
LEGENDES

PARAISSANT  
le 1<sup>er</sup> de chaque mois  
12 FR. PAR AN

MODES  
GRAVURES  
PATRONS  
DESSINS

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE REDACTION  
PARIS, 9, RUE VILLEDU-RICHELIEU



## EXPLICATION DES PLANCHES ANNEXES

### MODES

Pour petites filles, les plastrons de faille plissés sur toute la hauteur d'une robe en joli lainage, sont l'ornement le plus riche, on multiplie les nœuds jetés en biais et les plus jolis boutons en métal, en nacre, en écorço.

Comme façons, c'est toujours à peu près le même style, les devants tombent droits, le dos est ajusté par trois coutures cintrées prolongées bas, formant basques qui tombent sur une jupe courte plissée. Voici un gracieux modèle de saison : robe en vigogne cachemire nuance gris presque blanc, ornée de faille couleur rose pâle et de grelots d'or; les devants sont à demi-cachés par un plastron de faille, boutonné sur toute la hauteur et rangée parallèle de boutons sur les bords opposés; le dos, très-long, a trois coutures, il est découpé au bas en larges dents bordées de faille, genre postillon, posant sur cinq larges coques de ruban qui tombent les unes sur les autres, un bouton est piqué dans chaque dent.

Le bord dentelé en dents rondes ou en dents carrées est aussi de mode pour costumes d'enfants et de fillettes; le dentelé est plus ou moins profond, il est rouleauté de soie et se détache sur un volant de soie froncé ou plissé qui est cousu dessous; un bouton ou un nœud est posé dans chaque dent lorsque le dentelé découpe le devant qui recroise en boutonnant; on ferme la robe en diagonale depuis l'épaule jusqu'au bas.

Pour cet été, les robes de batiste, ainsi ornées auront le plissé du bord exhaussé d'une petite dentelle et les boutons seront en nacre; l'écharpe, sera toujours un des plus gracieux ornements ajoutés à toute robe en telle étoffe qu'elle soit, l'écharpe en faille, en foulard, en crêpe de Chine pour toilette habillée, en cachemire uni, en laine rayée dite *Espagnole* pour costume simple de campagne, de bains de mer, etc.

Le costume *pilote* est un bon petit costume de demi-saison pour les petits garçons, il se fait en petit drap nuance mastie, la jupe est plate devant, plissée à larges plis creux derrière, un veston pareil, recroisé, est fermé par une rangée de larges boutons de bois veiné et double rangée en regard; le haut du veston est orné d'un grand revers-châle en velours bois faisant pointe aiguë, et par un col rabattu tourné derrière, de hauts parements en pointe, boutonnés, couvrent le bas de la manche.

### GRAVURE COLORIÉE

N° 1. Costume de petit garçon. Jupe plissée à l'écoissaise; avec paletot demi ajusté derrière et croisé devant.

N° 2. Garçon de 7 à 8 ans. Costume en coutil composé d'un pantalon serré en jarrettière sous le genou. Jaquette pareille croisée sur la poitrine et garnie de revers.

N° 3. Fillette de 8 à 10 ans. Costume princesse dont le dos a plusieurs coutures, se trouve représenté sur la quatrième figure de la gravure noire. Tous les revers sont en faille ainsi que les lisérés et boutons.

N° 4 et 5. Costume de petite fille vu devant et dos. Le devant est plissé à plis plats en forme de

plastron et un large revers tournant en collet sert d'encadrement au plastron. La partie qui forme le milieu du dos est également plissée et le bas se termine en sorte de coquille. Le costume est garni de guipure. (Pour le patron, voir la feuille des patrons imprimés.)

N° 6. Jeune garçon; pantalon boutonné au genou et veston resserré à la taille avec une ceinture. Bérêt pilote, en laine blanche ou bleue.

### GRAVURE NOIRE (DERNIÈRE PAGE DU JOURNAL)

N° 1 et 2. — Devant et dos: Fourreau en sicilienne bleu indigo, boutonné derrière; il est garni de trois rangs de plissés séparés par une dentelle Mirecourt et surmonté de deux biais bleu pâle; le collet est entouré de dentelle et encadré au cou d'un plissé en crêpe lisse; le parement de manche est coupé d'un biais et orné de dentelle; chapeau en paille cousue; draperie de gaze mousse et plume bleu pâle; bottines en chevreau bleu; ombrelle indigo doublée bleu clair.

N° 3 et 5. — Devant et dos: Costume en armure granitée couleur amande, liséré en faille grenat, formant paletot; le devant de la jupe est plat, le reste est plissé; le bas des coutures est liséré et cloué de boutons ainsi que le parement de manche; petit collet, orné pareillement, fermé par un ruban; ruche plissée à l'encolure et au bas des manches; chapeau cloche, en paille fantaisie avec flot de velours et bouquet de cerises; bottines en étoffe, fermées par des nœuds et des boutons.

N° 4. — Robe princesse en chevron gris cendre, lisérée de faille même ton à toutes les coutures du dos prolongées jusqu'au bas du dos; écharpe nouée à pans frangés; le devant de la robe est plat jusqu'au bas qui est liséré et se détache sur un plissé de faille; les angles de côté se retournent en revers lisérés comme les poches; la manche a un revers et un soufflet en faille.

Le devant de ce costume est représenté sur la troisième figure de la gravure coloriée.

### FEUILLE DES PATRONS IMPRIMÉS

N° 1 à 5. — Costume en piqué soutaché pour petit garçon: Le devant redingote tombe droit devant, sur les côtés il y a des plis qui viennent se joindre à la jupe du dos; sur ce devant on pose un paletot qui forme le dos du costume et s'attache sur la poitrine avec un bouton et une boutonnière; le dos retombe sur une jupe plissée, montée à un ruban de fil.

N° 6 à 10. — Patron du costume de petite fille représenté sur la gravure coloriée, figures 4 et 5. Il faut d'abord plisser le plastron du devant et le milieu du dos puis tailler en appliquant sur l'étoffe le patron qui donne la forme une fois les plis faits. La jupe plissée du dos tient au devant, et celle de la partie du dos retombe en coquille sur cette première jupe, de manière à la laisser visible au milieu. Les revers qui ornent le devant retournent en collet sur le dos.

Les personnes qui désireraient recevoir d'autres patrons, en dehors de ceux publiés par le journal, auront à nous envoyer 1 fr. 50 c. en un mandat de poste, pour chaque modèle demandé.



## JOURNAL DES ENFANTS

LE PETIT PANIER ROSE <sup>(1)</sup>

## II

Yvon Ploëven était donc revenu du village apportant d'étranges nouvelles ; mais comme son récit ne nous apprendrait pas toute la vérité sur les scènes dramatiques qui se sont passées dans le bois, nous allons dire, le plus brièvement possible, ce qui était arrivé.

Pour cela, il faut prendre les événements à leur point de départ, revenir un peu en arrière, et nous transporter à Paris, sur la place du Trône, où, pour son malheur, le pauvre petit garçon recueilli par les métayers du comte de Kerjean, a rencontré Fine-Mouche.

La foire au pain d'épices, qui se tient tous les ans à l'entrée du faubourg Saint-Antoine et sur le cours de Vincennes, était dans toute sa vogue et dans tout son éclat. Cirques forains, théâtres, ménageries d'animaux féroces, tirs au pistolet et à la carabine, chevaux de bois, balançoires, chemins de fer, jeux de hasard, marchands de gâteaux, d'oranges, de sucreries, attireraient chaque jour une nombreuse foule d'oisifs et de curieux.

Fine-Mouche ne faisait point partie d'une troupe de saltimbanques, comme l'avait supposé la mère Claudine, c'était une bohémienne, vivant ainsi que les individus de sa race, de vol et de mendicité.

Les bohémiens — tout le monde doit savoir cela — sont un peuple nomade, c'est-à-dire sans demeure fixe, qui, chassé de l'Asie par un grand conquérant nommé Timour, s'est répandu dans toute l'Eu-

rope. En Angleterre, on les appelle des Égyptiens (*Gypsies*), en Espagne, des Gitanos, — en Russie, des Zingaris. Les bohémiens errent çà et là par petits groupes ou par bandes de deux ou trois cents, sous la conduite d'un chef promu au grade de capitaine et auquel ils obéissent.

Naturellement paresseux, détestant la contrainte et le travail, ils passent leur vie dans une profonde misère. On les voit aller de ville en ville, de village en village, vêtus de haillons, quémandant un morceau de pain et quelques nippes pour habiller leurs enfants qui sont toujours à moitié nus.

Un certain nombre de ces malheureux ont cependant recours à une industrie pour se créer des moyens d'existence ; la plus usitée est celle d'étameur, de chaudronnier. Ensuite, doués pour la plupart du sens musical, ils apprennent aisément à jouer du violon, du trombone, du cor de chasse, de la flûte et du hautbois. Un orchestre formé de ces divers instruments est un appât auquel se prend toujours la curiosité du public. Aussi les bohémiens ne manquent-ils jamais, lorsqu'ils traversent un village, de s'arrêter sur la place et de faire entendre leurs airs de danses nationales. Alors, pendant que les campagnards, sans défiance, écoutent la musique, les femmes de la tribu, restées à l'écart, se glissent par les jardins, dans l'intérieur des fermes. Si la maison est gardée, elles demandent l'aumône, et offrent de dire la bonne aventure ; mais si le logis se trouve à l'abandon, elles s'emparent de tout ce qui leur tombe sous la main, ouvrant même les armoires pour en piller le contenu.

A son retour, la fermière ne trouve plus

(1) Reproduction interdite.



ni les quartiers de lard suspendus aux poutres du plafond, ni la provision de beurre, ni la corbeille d'œufs, ni les trois ou quatre pains de huit livres qui devaient nourrir, pendant une semaine, maîtres et serviteurs, ni le beau linge filé par la grand'mère et dont le ménage était si fier ! Les bohémiennes ont tout emporté !... que faire ? Courir après les voleuses, arrêter les musiciens ? Voleuses et musiciens se sont réfugiés au fond des bois.

Fine-Mouche était donc une bohémienne. De son vrai nom, elle s'appelait Fatma, mais ses compatriotes lui avaient donné le sobriquet de Fine-Mouche, parce qu'elle était très-habile à se tirer de tous les mauvais pas.

Après avoir marqué son passage dans une partie de la Bretagne par d'innombrables déprédations, une bande de bohémiens, composée d'hommes, de femmes et d'enfants, s'était cantonnée aux environs de Rennes. Puis, un beau matin, à bout de ressources, la bande se divisa. Les uns jetèrent le cap sur Brest, les autres sur Nantes. Fine-Mouche, plus aventureuse prit le chemin de Paris.

La bohémienne était jeune et jolie. Elle avait acquis, en Espagne, un véritable talent de danseuse. Fatiguée de la vie errante elle voulait se faire admettre dans une troupe de saltimbanques, mais, soit que les cadres fussent remplis, soit que Fatma eût des prétentions supérieures à son mérite, elle ne parvint pas à contracter l'engagement désiré. Alors, ne pouvant mieux faire, elle se livra à la mendicité, gagne-pain facile, surtout à Paris, où riches et pauvres rivalisent de générosité. Malgré sa détresse, Fatma avait eu la prudence de garder l'argent nécessaire à son retour en Bretagne, et elle était sur le point de partir quand elle rencontra, au milieu de la foire notre gentil bébé.

Consoler l'enfant qui pleurait à chaudes larmes, demandant tout à la fois sa bonne, sa maman et son chapeau — non content d'avoir entraîné le petit garçon hors du théâtre, les mauvais garnements que nous connaissons s'étaient encore avisés de lui enlever sa coiffure — l'embrasser, lui donner des gâteaux fût pour Fatma l'affaire d'un instant. Après quoi, voyant que son protégé était confiant et doux, qu'il avait une figure charmante, l'abominable pensée lui vint de le garder et de se servir de lui pour exciter la commisération des âmes charitables.

Elle promena l'enfant non à la fête, où il pouvait rencontrer sa bonne, mais dans un autre quartier et l'emmena ensuite dans une infime auberge de la banlieue. La maîtresse de la maison craignant d'être compromise avait fait froide mine à Fatma, et celle-ci avertie du danger auquel l'exposait sa criminelle action, s'était empressée de revenir à Rennes.

Là, après quelques jours de vagabondage — nous avons vu que Bébé, naïvement docile, avait lui aussi imploré la charité des passants, — Fatma rejoignit sa troupe. Une querelle survenue à propos de l'enfant, obligea Fine-Mouche à repartir de nouveau ; mais cette fois elle ne partit pas seule ; deux bohémiens, qui étaient ses frères, l'accompagnaient.

Tout en réclamant sa mère, tout en espérant chaque soir qu'il la reverrait le lendemain, le petit garçon s'attachait à Fatma qui le comblait de soins et de caresses. D'ailleurs, si précaire que fût l'existence des trois bohémiens, l'enfant ne souffrait pas. La nourriture était abondante, la saison belle : on était au mois de mai. Les nuits, il est vrai, se passaient en plein air, mais de chaudes couvertures préservaient le bambin des fraîcheurs nocturnes.



Cette situation, qui durait depuis quinze jours, aurait pu se prolonger indéfiniment, si les compagnons de Fatma s'étaient contentés de dévaliser la basse-cour des fermes; mais, talonnés par le besoin, sortant de leur réserve habituelle, — Les bohémiens n'entrent jamais par effraction dans une maison fermée — ils s'étaient introduits dans un château; ils avaient volé un service de table en argent massif d'une grande valeur. Les gendarmes, déjà sur pied pour déloger toute la horde répandue dans le pays, firent cerner le bois où les coupables s'étaient réfugiés. La chasse fut longue et terrible. Trois gendarmes à cheval et une douzaine de paysans armés de bâtons relancèrent les bohémiens.

Par bonheur pour elle, Fine-Mouche put se cacher dans l'épaisseur du taillis, mais elle n'y resta pas longtemps. Se croyant poursuivie pour le rapt du petit garçon, elle comprit que son intérêt même exigeait qu'elle l'abandonnât. Néanmoins, — rendons-lui cette justice — elle se serait laissé prendre plutôt que d'exposer l'enfant au moindre péril.

En cherchant au loin si elle ne découvrirait pas une habitation, elle vit briller, à quelque distance du bois, la résine allumée par Clairette. Alors, sans faire le moindre bruit, dans le double but de se protéger elle-même et de protéger le sommeil du petit garçon, elle se dirigea vers la lumière. Une fois devant la ferme, il ne s'agissait plus que de soulever la barrière de bois qui en fermait l'accès; rien n'était plus facile et Fatma n'éprouva aucune difficulté à s'ouvrir un passage. Après avoir posé l'enfant tout endormi près du banc de pierre où Furet l'avait découvert, elle sortit de la cour.

La lueur de la résine et les aboiements du chien disaient assez que la maison était habitée et que le petit garçon ne tarderait

pas à être recueilli. Malgré cela, au risque de ce qui pourrait arriver de fâcheux pour elle, Fine-Mouche attendit, avant de s'éloigner, qu'Yvon eût ouvert sa porte et donné asile au pauvre bébé.

Dès l'apparition des gendarmes, les bohémiens s'étaient fixés un point de ralliement. Ils devaient se rejoindre à Tréguier, dans un cabaret du port. Ce soin pris, les deux hommes détalèrent chacun de leur côté, laissant Fine-Mouche s'en tirer comme elle le pourrait. Fine-Mouche s'en tira d'autant mieux qu'elle n'était l'objet d'aucune poursuite, sa présence dans le bois étant même tout à fait ignorée.

Voilà donc ce qui s'était passé, d'abord à Paris, ensuite aux environs de la ferme. Quant aux deux coups de feu qui avaient fait trembler la mère Claudine, on en connaîtra bientôt la provenance et le résultat.

Revenons à Yvon Ploëven.

Au moment où il arrivait à Saint-Aubin, tout le village était en révolution. Aux portes et aux fenêtres les bons vieux en bonnet de coton et les bonnes vieilles, encore à moitié endormies, bavardaient à s'user la langue. Le long de la grande rue qui monte vers l'église, c'était un va-et-vient continuel, une cohue à laquelle se mêlaient les animaux domestiques: chiens, chats, poules et coqs — comme s'ils avaient aussi quelque chose à faire dans ce tohubohu général.

Yvon allait demander la cause de ce remue-ménage lorsqu'une vieille femme qui tenait une auberge, et à laquelle il fournissait des œufs et de la volaille l'arrêta au passage.

— Entre donc, mon gars... que viens-tu faire ici sans être accompagné de Baptiste et de sa charge habituelle? Tu es donc aussi curieux de voir les bohémiens?

— Comment! il y a des bohémiens dans



le pays ? s'écria le paysan qui s'attendait à tout autre chose.

— S'il y en a ! Le bon Dieu nous protège... Ils sont plus drus que les pigeons sur le chaume de mon auberge. Il est même arrivé à cause d'eux un fameux malheur. Une troupe de ces mécréants a dévalisé le château de Noirliu. Les gendarmes avertis de la chose se sont mis en campagne et le père Bellard, la fine fleur des braves soldats, un ancien pétri de courage, qui en a souffert de dures en Crimée et en Italie, a reçu dans l'épaule droite un coup de pistolet.

— Et les bohémiens ?

— On en tient sous clef une bande, mais ce ne sont pas les vrais voleurs, ceux-là courent encore... Quand je dis sous clef c'est une manière de parler. Le maire les a parqués dans le marais et nos hommes les gardent. Tu iras voir ça tout à l'heure, c'est à faire rire et à faire pleurer. Seulement, ce n'est pas tout, ajouta la vieille femme en baissant la voix. Il faut que je te conte le restant. Tu es honnête et de bon conseil, tu me diras si j'ai bien ou mal fait.

— Donc, figure-toi que hier soir, sur le coup de onze heures, j'étais seule au coin du feu à attendre les rouliers qui, deux fois la semaine passent par ici et s'arrêtent pour souper. Tout à coup j'entends cogner au vitrage de la fenêtre. — Entrez, que je crie, la porte n'est pas fermée. On cogne de nouveau. Je sors et je vois accroupie par terre, une jeunesse toute tremblante, belle fille, ma foi, avec ses grands yeux noirs, sa figure tirant sur le jaune brun et ses cheveux tout frisottants.

— Ma bonne dame, qu'elle me dit, ayez l'obligeance de m'indiquer la route de Tréguier.

— Ma petite, que je réponds, ce n'est pas l'heure pour une fille de votre âge de

courir les chemins toute seule. Entrez, et reposez-vous, demain il fera jour. — Non, non, qu'elle réplique, il faut que je parte tout de suite.

Cette obstination me semble louche...

— A votre aise, que je réponds sèchement, marchez toujours tout droit et que Dieu vous garde.

— Merci bien, ma chère dame.

Sa voix était si douce que le cœur m'en saute. Sans plus lambiner, je la prends par le bras et je la conduis devant le feu qui flambait à faire plaisir.

— Chauffez-vous, ma tourterelle, et si un morceau à manger vous était agréable la mère Madeleine vous l'offrirait de bonne amitié. Elle ne souffle mot, ce qui voulait dire : j'accepte. En cinq minutes j'avais fait et servi une grosse omelette. La voilà qui mange, et voilà aussi que mon petit Pierrot, qui entendrait d'un quart de lieue le bruit d'une fourchette, dégringole de son lit et vient tout en chemise réclamer sa part du festin. Tu sais comme Pierrot est gentil garçon, comme il est avenant. Sitôt qu'elle voit le marmouset, ma brunette devient toute songeuse, puis elle lui fait des mignardises, puis, tout en l'embrassant elle se met à pleurer. Ah ! pauvre bébé ! qu'elle dit, pauvre bébé ! et encore d'autres mots incompréhensibles que Pierrot trouvait à sa convenance, car il riait et faisait le câlin, essayant de répondre dans son langage qui est plutôt un gazouillement d'oisillon qu'un parler de chrétien.

— Cette jeune fille vous a-t-elle dit son nom ? demanda le métayer devinant que l'étrangère était Fine-Mouche.

— Pour quoi faire, mon garçon ? je n'avais pas besoin de le savoir ; mais pour en revenir à mon histoire, l'omelette était mangée, Pierrot rendormi, quand nous



entendons, au dehors, le galop de plusieurs chevaux.

La petite se lève, court à la fenêtre, revient vers moi, toute pâle en disant :

— Les gendarmes ! les gendarmes ! Je suis perdue, cachez-moi...

Pas moyen de demander une explication ; les chevaux étaient déjà devant la porte.

— Vite, que je dis, entrez dans l'étable ; coulez-vous tout au fond et ne bougez point.

— C'étaient le pauvre père Bellard, ses hommes et une douzaine de paysans, tout ça mourant de faim et de soif. Si bien que le souper des rouliers n'a pas roussi au feu. La blessure pansée, on a conté l'affaire. Les bohémiens avaient lutté corps à corps avec les gendarmes, tiré une demi-douzaine de coups de pistolet et le dernier avait mis tout le monde en déroute. Ces gueux de bohémiens sont lestes comme des chats ; pas un n'a été pris ; mais, depuis hier, on en tient toute une bande et ceux-là payeront pour les autres.

— Ce ne serait pas juste, mère Madeleine.

— Oh ! sois tranquille ! ils doivent en avoir lourd sur la conscience. Sais-tu bien que, depuis un mois, ils grugeaient le pays. Poules, canards, oies, dindons, tout y passait, même les chiens et les chats.

— Les chiens et les chats ! répéta Yvon d'un air de doute, qu'auraient-ils pu faire de ces pauvres bêtes !

— Les manger, mon garçon, les manger. A preuve que le maître d'école, un savant fini, a lu dans les livres que ces gens-là se nourrissent de n'importe quel animal... Enfin, pour t'achever l'histoire jusqu'au bout, une fois les gendarmes partis, je vais retrouver la petite.

— Écoutez, que je lui dis, vous êtes une bohémienne et la justice qui défend le

pillage est aux troussees de vos pareils. Vous avez eu confiance en moi, et je suis trop bonne chrétienne pour ne pas avoir pitié de votre misère. Cependant vous devez comprendre qu'il faut partir d'ici au plus vite et ne jamais revenir dans nos environs. Tout à l'heure des rouliers vont passer, à ma prière, ils vous emmèneront avec eux. Je vas vous donner un bonnet, un fichu, un tablier, ça vous fera ressembler à une fille du pays. Si on vous interroge, dites que vous allez en place à la ferme des Tilleuls, c'est à main gauche sur la route de Tréguier.

Ainsi convenu, ainsi fait. Les rouliers arrivent, avalent une tranche de jambon, un pichet de cidre. Je bourre de provisions les poches de la petite. — Quelles poches ! mon gars, de quoi y enfourner une cargaison de marchandises. Elle monte sur une des voitures et la voilà partie, bien reconnaissante et un peu rassurée. Eh bien ! que penses-tu de tout cela ? ajouta la vieille femme légèrement troublée par la mine soucieuse de son confident.

— Je pense, mère Madeleine, répondit-il avec chaleur, que vous êtes une bonne, une excellente femme et que vous avez bien fait de sauver cette malheureuse. Après tout ce n'est pas elle qui a blessé le père Bellard.

— Non, certainement ce n'est pas elle. Là, vrai, je suis contente que tu approuves ma conduite, j'avais un brin de remords, mais surtout, motus sur cette affaire, comme dit le maître d'école.

— Soyez sans crainte, ni vu ni connu. Pour ma part, je me réjouis d'apprendre que ce ne sont pas les braconniers qui ont fait courir les gendarmes. Nous l'avions craint chez nous, parce que le régisseur avait l'intention de porter plainte contre eux.



— Qu'il s'en avise ! s'écria l'aubergiste ; monsieur le comte l'arrangerait bien. Depuis que le vieux seigneur a marié son fils avec une riche héritière de Paris, tous les biens venant de la mère de monsieur le comte lui appartiennent en droit. Ensuite, le jeune maître qui est devenu général, a trop à faire avec ses régiments pour s'inquiéter de la destruction de quelques méchants lapereaux... Aussi, m'est-il avis, garçonnet, que tu ne ferais rien de mal en m'apportant par-ci par-là un coq ou une poule, je te les payerai bien.

— Ne comptez pas là-dessus, mère Madeleine. Je ne suis pas autorisé à vendre les produits de ma chasse, et je ne les vendrai point. Cependant il est possible de vous faire présent, à l'occasion, d'une belle pièce.

— Elle sera la bien venue au presbytère, car tu penses bien que ce n'est pas pour moi que je te demande du gibier. Notre curé se fait vieux, et j'aurais plaisir à lui procurer quelque chose d'agréable à manger. Allons, continua la bonne femme, il est temps de penser aux bohémiens ; va les voir, et, si tu rencontres Pierrot, ramène-le moi ; je vais pétrir des gaufres, tu en emporteras ta part, celle de Clairette, et une bouteille de ratafia pour Claudine.

Le tableau que présentait le marais — vaste étendue de terrain entre la rivière et la lande — était des plus pittoresques et des plus saisissants. Qu'on s'imagine, sous l'ombrage d'une triple rangée de peupliers et sur un sol gazonné couvert de fleurettes printanières, une cinquantaine d'individus des deux sexes et de tout âge, aux figures basanées, à l'aspect repoussant et hideux.

Une corde, soutenue de distance en distance à l'aide de quelques piquets, formait un cercle autour des bohémiens. Au centre du cercle un feu de bois, et, sur ce feu, un immense chaudron de cuivre dans lequel

cuisaient, pêle-mêle, des morceaux de lard, des choux, des navets, des carottes et des pommes de terre. C'était le dîner de la troupe. Autour de la corde et derrière les gendarmes, un bon tiers de la population qui, après s'être montrée très-hostile, était devenue presque bienveillante.

Vêtus de la façon la plus grotesque, les bohémiens inspiraient à la fois, comme l'avait dit la mère Madeleine, envie de rire et envie de pleurer. Les uns, fièrement drapés dans des manteaux frangés par l'usure, ressemblaient à des brigands italiens ; les autres portaient, soit des pantalons trop courts, troués aux genoux, soit des vêtements trop longs qui tombaient jusqu'à leurs pieds. Chapeaux pointus, bonnets garnis de fourrures, casquettes de chasse, bérêts de matelots ajoutaient à la singularité de ces physionomies déjà fort étranges par elles-mêmes.

Quant aux femmes, tête nue, cheveux ébouriffés, n'ayant pour tout habillement qu'une robe d'indienne, retenue à la taille par une large ceinture en étoffe de laine bleu pâle ou d'un rouge vif ; elles étaient aussi misérablement accoutrées que les hommes. Fort indifférentes à la présence de la foule, elles vaquaient à leurs occupations sans même tourner la tête du côté des curieux. L'une alimentait le feu, l'autre nettoyait les écuelles qui allaient servir d'assiettes à soupe. Les ustensiles de ménage étaient peu nombreux : ils se composaient du chaudron, d'une pelle à feu, d'un plat, d'une cruche et de quelques cuillères.

Deux bohémiennes, jeunes et assez jolies, portaient chacune sur le dos, dans une espèce de sac formant écharpe, un enfant à la mamelle. Ces petits êtres étaient si jaunes, si maigres, ils paraissaient tellement affamés que plusieurs paysannes, attendries par ce navrant spectacle, avaient





apporté pour eux de grands pots de lait.

Yvon Ploëven, mêlé à la foule, feignait de ne rien savoir pour se faire répéter les événements dans tous leurs détails. Il espérait et redoutait à la fois d'entendre prononcer le nom de Fine-Mouche, mais personne ne semblait connaître ni la jeune fille, ni le petit garçon qu'elle avait abandonné à la ferme de l'Épine-Blanche.

Interroger les bohémiens eût été imprudent, d'abord parce que les gendarmes, revenus de la ville où ils avaient conduit le père Bellard, pouvaient prendre ombrage des questions du métayer et en demander le motif. Ensuite, parce que les compagnons de Fine-Mouche, peut-être complices de l'enlèvement de l'enfant, n'auraient garde de donner le moindre renseignement.

Après avoir appris que, selon toute apparence, les bohémiens, innocents du vol commis au château de Noirliu, seraient conduits hors du département et ensuite relâchés, Yvon revint à l'auberge, portant le petit Pierrot qui se démenait comme un beau diable, criant qu'il aimait mieux regarder les hommes noirs que manger des gaufres. Néanmoins, à la vue d'une pleine corbeille des susdites gaufres, il se calma soudain et fit le plus grand honneur à sa friandise de prédilection.

La part d'Yvon était déjà mise de côté ainsi que la bouteille de ratafia; le tout soigneusement enveloppé dans un journal oublié chez la mère Madeleine par un commis voyageur.

Bizarrerie du hasard! Dans ce journal, auquel Yvon ne prit même pas garde, était imprimée, en gros caractères au milieu de la seconde page, une annonce ainsi conçue :

VINGT-CINQ MILLE FRANCS DE RÉCOMPENSE

*A la personne qui fera retrouver un enfant de quatre ans, disparu à Paris; le 6 mai dernier, dans l'après-midi, à la*

*foire au pain d'épices, sur la place du Trône. Cet enfant est vêtu d'un costume de velours noir; il ne doit se connaître d'autre nom que celui d'Henri ou de Bébé; il est brun, il a de beaux yeux noirs, les traits fins, les cheveux naturellement bouclés.*

*Envoyer les renseignements : soit à la Préfecture de police, à Paris, soit à l'adresse du Commissaire du VIII<sup>e</sup> arrondissement, quartier des Champs-Élysées.*

Cette note, si importante pour le pauvre Bébé, allait-elle passer inaperçue à la ferme de l'Épine-Blanche? ou bien, dans sa bonté infinie, Dieu allait-il inspirer à Clairette, qui seule savait lire, la pensée de parcourir le journal?

C'est ce que nous apprendrons au chapitre suivant.

Victor PERCEVAL.

(La suite au prochain numéro.)

## DÉPÊCHE

### COMÉDIE-CHARADE EN TROIS ACTES

#### ACTE TROISIÈME

*Même décor qu'aux actes précédents. Le guéridon est remplacé par un grand fauteuil. Les personnages sont : Suzanne, Gabrielle et Jacquot. L'actrice qui jouait Adrienne remplira, dans cet acte, le rôle de la grand-mère, madame de Vertpré.*

#### SCÈNE PREMIÈRE

MADAME LA BARONNE DE VERTPRÉ, JACQUOT.

*Madame de Vertpré entre en s'appuyant sur l'épaule de Jacquot, lequel règle, avec beaucoup de sollicitude, sa marche sur celle de la baronne, en tenant sa belle casquette neuve à la main.*

JACQUOT. — Appuyez-vous, appuyez-vous, mame la baronne... ayez pas peur! Jacquot n'est ni grand, ni gros, mais il est très-fort, je vous assure.



LA BARONNE. — Tu es surtout obligeant, respectueux... les égards pour la vieillesse prouvent un enfant bien élevé.

JACQUOT. — Ce que vous me voyez faire, mamzelle Gabrielle et mamzelle Suzanne l'ont fait, il y a huit jours, pour ma tante.

LA BARONNE, *s'installant dans son fauteuil*. — J'ignore cette circonstance.

JACQUOT, *se tenant respectueusement debout*. — Vous rencontrant dans les jardins du château, je vous ai demandé, comme ces demoiselles à ma tante : si un peu d'aide pouvait vous être utile ?

LA BARONNE. — Et j'ai accepté avec plaisir, car, vois-tu, mon garçon, à mon âge, on n'est réellement bien que dans un bon fauteuil comme celui-ci, où rien ne manque.

JACQUOT. — Excepté un tabouret, que vous allez me permettre de vous offrir, pour mettre vos pieds ?

LA BARONNE. — Tu es tout à fait gentil !... mais je te vois souvent loin de la maison paternelle ?... serais-tu de ceux qui préfèrent l'oisiveté au travail ?...

JACQUOT. — J'vas vous dire : mes deux grands frères gagnent leur pain ; ça me taquinait ! Alors, je me suis mis à faire des commissions ;... comme ça, je gagne des sous, en attendant les pièces blanches.

LA BARONNE. — L'état de meunier ne te plaît donc pas ?

JACQUOT. — Je voudrais être jardinier. Bêcher, planter, arroser ; voilà ce qui me plairait davantage.

LA BARONNE. — Eh bien ! nous verrons cela. Le père Antoine se fait vieux, et un garçon déluré comme toi lui serait fort utile. Où allais-tu, quand nous nous sommes rencontrés ?

JACQUOT. — A la ferme voisine, d'où j'irai ensuite jusqu'au village, en repassant par ici, si vous voulez bien le permettre.

LA BARONNE. — A ton passage, j'aurai

peut-être à te charger d'une commission.

JACQUOT. — Mame la baronne, je ne manquerai pas de revenir.

## SCÈNE DEUXIÈME

LA BARONNE, *puis* GABRIELLE *et* SUZANNE.

LA BARONNE. — Je n'ai pas aujourd'hui ma franche humeur babituelle ; mes petites-filles ont bien dû s'en apercevoir, mais elles sont loin d'imaginer ce qui me préoccupe ? Je suis fort anxieuse de savoir où en est Gustave avec son baccalauréat ?... Le cher enfant était prodigue de belles promesses et rempli de bon vouloir, mais il avait encore fort à faire pour compléter ses études. — Les examens ont dû commencer avec le mois, et nous sommes le 8. J'attendais une lettre ou une dépêche, et je n'ai rien reçu ; quelle attente de tous les instants. — Mais j'entends les chères fillettes qui viennent savoir comment je me trouve. Ayons l'air de dormir, cela dissipera leur inquiétude.

(*Elle prend la pose d'une personne endormie.*)

SUZANNE, *entrant avec précaution*. — Bonne maman est dans son fauteuil.

GABRIELLE, *de même*. — Crois-tu qu'elle soit endormie ?

SUZANNE. — Avançons doucement.

GABRIELLE. — Voilà bien son attitude habituelle quand elle repose.

SUZANNE. — Eh bien ! ma sœur, éloignons-nous ; mais guettons l'instant du réveil, et tâchons d'empêcher bonne maman de retomber dans les réflexions qui, depuis quelques jours, la tourmentent, sans qu'elle veuille en convenir.

GABRIELLE. — Oui ! revenons chacune avec quelque chose qui lui plaise...

SUZANNE. — Et qui l'occupe quelques instants. Cela sera pour elle une distraction.

(*Elles sortent.*)



## SCÈNE TROISIÈME

LA BARONNE, puis JACQUOT, et ensuite

SUZANNE et GABRIELLE.

LA BARONNE. — Chères petites ! combien votre affection est sincère, et combien je vous en sais gré !

JACQUOT. — Me revoilà ! je n'ai pas été longtemps ?

LA BARONNE. — Toi qui as de bons yeux, dis-moi donc quelle heure il est à cette pendule ?

JACQUOT. — J'comprends rien du tout à cette mécanique-là ; mais, d'après le soleil, il doit être midi passé.

LA BARONNE. — Alors, le facteur est déjà venu !

JACQUOT. — Et même reparti, car je l'ai entendu dire qu'il n'y avait pas de lettres pour vous.

LA BARONNE. — Cela est bien long d'attendre encore la poste jusqu'à demain ! Jacquot, vas au bureau du télégraphe, tu sais, en face la station du chemin de fer ; et tu prieras, de ma part, le commis principal de vouloir bien m'envoyer, par un piéton spécial, la première dépêche qui arrivera à mon adresse.

JACQUOT. — Je vais filer comme le vent.  
(*Il sort en courant.*)

LA BARONNE, seule. — C'est une démarche inutile, je le sais bien ; mais elle servira du moins à rompre une monotonie insupportable.

SUZANNE, entrant la première, les mains derrière le dos. — Bonne maman est éveillée.

GABRIELLE, arrivant avec les mêmes airs mystérieux. — Eh, comme elle nous regarde ! Bonne maman, vous douteriez-vous de quelque chose ?

LA BARONNE. — Je l'avoue, et je cherche ce que ce peut être ?

SUZANNE. — Ne cherchez pas, vous devineriez, et alors plus de surprise !  
(*Chacune des jeunes fillettes présente un grand et beau bouquet.*)

GABRIELLE. — Bon, voilà que nous avons eu la même idée !

SUZANNE. — Idée charmante, et qui ne peut que réjouir grand' mère !

LA BARONNE. — Cela démontre la même tendresse, le même désir de me prouver votre affection ! Mais le silence de votre frère me cause une inquiétude que je ne sais plus maîtriser.

GABRIELLE. — Comment ! le vilain frère que nous adorons aurait à se disculper d'une faute aussi grave ?

SUZANNE. — Ce n'est pourtant pas dans ses habitudes.

JACQUOT, entrant par le fond. — Me voilà déjà de retour, parce que je n'ai pas eu besoin d'aller jusqu'à la ville ; j'ai rencontré en route le monsieur du té... du télé...

GABRIELLE. — Du télégraphe.

JACQUOT. — C'est ça ! des mots pareils ne m'entreront jamais dans la tête...

LA BARONNE. — Et a-t-il une dépêche ?

JACQUOT. — Oui, mame la baronne ; et il m'a dit de courir devant pour annoncer la bonne nouvelle. Tenez, le voilà qui arrive dans la cour.

SUZANNE. — Vite, une plume pour que j'aille signer le reçu ; je reviens de suite.

LA BARONNE. — Mes lunettes ! mes lunettes ! où sont mes lunettes ?

GABRIELLE. — Vous les avez !

LA BARONNE. — C'est vrai... je commence à perdre la tête !

SUZANNE, rentrant. — Voici la dépêche !

LA BARONNE. — Voyons ! voyons !... indication du service, ... timbre à date, ... comment ! c'est écrit à l'envers ?

SUZANNE, retournant la feuille. — Mais non, ... c'est vous qui tenez !...



LA BARONNE. — Ah ! je deviens folle !...  
— *Lisant* : — *Gustave reçu avec bon numéro. Prend train express. Arrivera dans deux heures. Envoyer quelqu'un pour porter valise.*

SUZANNE et GABRIELLE. — Quel bonheur ! allons tout préparer pour le recevoir.

LA BARONNE. — Un instant ! un instant ! j'y cours avec vous, car la joie m'a fait retrouver mes jambes de quinze ans ! Jacquot, va faire atteler la voiture.

(*Toutes trois sortent.*)

JACQUOT. — J'y cours sans retard. — *Il prend sa casquette et salue le grand portrait en passant.* — Ah ! monsieur, vous m'avez l'air d'un bien brave homme !

Alfred SEGUIN.

FIN

## LE MÉDECIN DE JEANNE

(*Suite*)

— Clémence ! Clémence ! appela tout à coup le jardinier qui était à la recherche de sa nièce, et qui fit un geste effrayé en la voyant auprès de la petite malade.

— Laissez-les causer, Émile, lui dit madame Duplessis en faisant de la main un geste bienveillant pour l'apaiser.

— Madame est trop bonne, car la petite n'est guère instruite, et elle pourrait quelquefois employer des mots qu'on dit à la campagne.

— Clémence cause très-bien !

— Mademoiselle est si bonne, car Clémence est presque toujours mal attifée, et il me semble qu'aujourd'hui c'est pis que de coutume. — Je le dis souvent à ma sœur, mais la pauvre femme a cinq enfants et il lui est presque impossible de les tenir propres tous les jours. Les dimanches c'est

différent, elle les place tous les cinq autour d'un baquet rempli d'eau, et là avec une grosse éponge.

— Le mari de votre sœur travaille sans doute à la terre, comme sa femme ? demanda madame Duplessis.

— Oui, madame ; mais ils ont un si petit bien qu'il est obligé, la moitié du temps, de travailler chez les autres à toutes sortes d'ouvrages... Non-seulement il fait de la terrasse, mais il est encore treillageur, élagueur, et bûcheron au besoin.

— C'est un brave homme, alors, qui s'occupe beaucoup de sa famille ?

— On ne trouverait pas mieux, et ma sœur a été bien heureuse de le rencontrer ; je le dis à madame, parce que c'est la vérité.

— Eh bien, Émile, vous allez m'indiquer la demeure de votre sœur, j'irai la voir, et, si je puis lui être utile en quelque chose, je le ferai avec le plus grand plaisir.

— Je remercie bien madame de sa bonne intention. Madame trouvera ma sœur avant d'arriver à la rivière, à l'entrée du haut chemin, la seconde porte à gauche, quelques mètres avant le puits.

— J'irai ce soir ou demain matin.

Clémence, qui pendant tout ce temps n'avait pas interrompu sa conversation avec Jeanne, s'écria tout à coup :

— Ah ! mon Dieu, et Fanchette qui est encore dans l'île.

— Qui ça Fanchette ? demanda Jeanne.

— C'est ma vache !... Qu'est-ce que maman va dire ?

Et Clémence, sans prendre autrement congé, s'éloigna en courant.

Jeanne, qui avait fait un mouvement pour la retenir, la suivit des yeux tant qu'elle pût l'apercevoir.

Le jardinier, à son tour, était retourné à ses travaux.

— Tu vas mieux, il me semble, reprit madame Dupuis.



— Maman, répondit Jeanne d'une voix suppliante, je voudrais que Clémence ne me quittât pas.

Madame Duplessis, heureuse de voir que sa fille désirait enfin quelque chose, la prit par la main, le soir même pour la conduire chez la sœur de son jardinier.

— Nous allons voir ta petite amie !

— Maman ! maman ! que tu es gentille ! s'écria Jeanne qui avait retrouvé une partie de la vivacité qui lui était naturelle.

L'habitation de madame Duplessis n'était qu'à une faible distance du chemin, et quelques minutes suffirent pour y arriver.

Jeanne, qui habituellement s'arrêtait à chaque pas marchait cette fois en entraînant sa mère, sans avoir souci de rien examiner sur son passage.

— Jeanne ! Jeanne ! ne va pas si vite, lui disait madame Duplessis, il fait trop chaud pour marcher ainsi ; nous serions bientôt toutes les deux en nage.

La maison occupée par les parents de Clémence ressemblait à toutes les maisons de cultivateurs. On y entrait par une porte charretière s'ouvrant sur une sorte de remise aussi profonde que le bâtiment, et où se trouvaient rangés tous les instruments aratoires indispensables à la plus petite exploitation agricole. Une cour, à moitié remplie en ce moment de fumier et de souches d'arbres, séparait cette remise de l'écurie qui contenait un cheval, une vache et un âne. Un toit à porc bâti dans l'angle de la cour et une cabane à lapins complétaient, avec un perchoir à poules et un grenier, cette installation de pauvres gens.

La partie habitable se composait de deux pièces au rez-de-chaussée et de deux chambres au premier.

Clémence, qui rentrait en ce moment avec un paquet d'herbes, courut avertir sa mère de la présence de madame Duplessis et de sa fille.

La paysanne, occupée dans son grenier à étendre du linge, se hâta d'accourir pour recevoir les visiteuses.

Aussi étonnée que confuse de l'honneur qu'elle recevait, elle les introduisit dans une pièce du rez-de-chaussée, qui servait à la fois de cuisine, de salle à manger et de salon. Puis elle leur avança, d'un air empressé, deux chaises en bois blanc.

— Madame, votre frère est à mon service en qualité de jardinier.

— Oh ! je connais bien Madame, dit gracieusement la paysanne.

— Alors, je vais vous dire tout simplement ce qui m'amène :

Votre petite Clémence a eu tantôt l'occasion d'échanger quelques paroles avec ma fille que voici.

— Une bien gentille demoiselle.

— Si court qu'ait été leur entretien, ces deux enfants ont paru se plaire, et je suis venue, entraînée par ma fille, vous prier de vouloir bien nous donner Clémence pour quelques jours... J'ai la certitude que, grâce à sa compagnie, la convalescence de Jeanne se terminera bien plus tôt.

— Ce sera avec un grand contentement que je donnerai Clémence à Madame. Par exemple, il faudra que Madame me laisse le temps de donner un coup de savon à sa plus belle robe, car la petite n'est nippée que bien juste. Et, pour aller jouer avec Mademoiselle !...

— Ne vous occupez pas de cela.

— Grand merci, Madame, mais on a chacun son amour-propre, et je ne veux pas que la petite se présente avec les habits qui lui servent pour aller aux champs et aller chercher sa vache.

Madame Duplessis et Jeanne insistèrent inutilement pour emmener Clémence le soir même ; elles durent l'attendre jusqu'au lendemain matin, dix heures, heure à la-



quelle il était convenu que son oncle Émile viendrait la prendre.

Elle se présenta dans sa plus belle toilette, le visage et les mains rigoureusement lavés.

Si elle ne ressemblait pas encore à une petite fille élevée bourgeoisement, il était facile de voir que sa nature se prêterait sans trop de peine à cette transformation.

Jeanne, transportée de joie, se lança au devant d'elle pour l'embrasser plus vite.

— Que c'est aimable à vous d'être venue!

Clémence, qui n'était pas habituée à être cajolée à ce point, ne sut d'abord que répondre.

Jeanne, poursuivit aussitôt :

— Nous vous avons attendue, ainsi que cela était convenu, pour déjeuner ensemble.

Et elle entraîna Clémence dans la salle à manger, où madame Duplessis entraînait en même temps que les petites filles.

Trois couverts étaient mis.

Clémence, un peu effarée, regardait timidement autour d'elle.

Cette belle nappe blanche comme du lait, ces belles assiettes de porcelaine à larges filets bleus, le brillant de l'argenterie et l'éclat des verres de cristal l'avaient complètement éblouie.

— Allons, mon enfant, mettez-vous à table, lui disait madame Duplessis qui, assise à sa place, s'occupait déjà à dépecer un poulet froid.

Mais Clémence, comme pétrifiée, se tenait obstinément à distance.

La mère de Jeanne fit signe à un domestique qui attendait ses ordres.

Celui-ci l'enleva aussitôt pour l'asseoir entre madame Duplessis et Jeanne, puis lui attacha une serviette autour du cou.

Clémence, très-étonnée d'un pareil cérémonial, tirait inconsciemment sur sa serviette.

Madame Duplessis lui servit un morceau de poulet en disant :

— Mangez, mon enfant.

Mais Clémence, complètement désorientée, regardait tour à tour sa fourchette, son couteau et le morceau de poulet, sans trop savoir comment elle devait s'y prendre pour utiliser tout cela.

— Je vois, dit Jeanne en riant, qu'il faut que je vous fasse manger ; vous n'en finiriez jamais.

Prenant alors le couteau de Clémence, elle lui divisa son poulet en morceaux convenables, et plaça le tout devant elle.

— Vous n'avez plus qu'à vous servir de votre fourchette, absolument comme nous allons le faire.

Clémence, ainsi encouragée, prit sa fourchette ; mais elle la manœuvra si mal qu'elle se piqua par deux fois. Alors, sans dire un mot, elle prit le double parti de se servir simplement de ses doigts pour porter les morceaux à sa bouche, et de mordre à même son pain.

Cela se faisait journellement dans sa famille, et, comme cette manière lui semblait la meilleure, elle se dit qu'elle serait bien naïve d'en adopter une autre.

Madame Duplessis, laissa Clémence manger à sa fantaisie ; elle ne voulait pas la trop effaroucher d'abord, comprenant que c'était toute une éducation à faire, et qu'il fallait le temps pour la compléter.

Clémence, laissée libre, se bourra de poulet, se rassasia de pommes de terre en purée, et se barbouilla si bel et bien de confitures que Jeanne et sa mère en riaient sincèrement.

GEORGES FATH.

(La suite au prochain numéro.)







**FEUILLES DE DÉCOUPAGES**

Scènes et personnages pour le premier et le second chapitre de la nouvelle intitulée : LE PETIT PANIER ROSE.

**PATRON COUSU & PATRON COUPÉ**

Modèle de robe anglaise pour le bébé incassable N° 2. On se sert du patron coupé pour tailler son étoffe, et l'autre sert de modèle pour l'assemblage des pièces. Cette robe se fait soit en piqué ou étoffe de fantaisie; on l'orne en formant un pale-tot, ainsi que l'indique la ligne pointillée, soit avec une petite broderie ou une guipure posée sous un biais; derrière, des coques en ruban retombent sur la jupe plissée. Les manches se garnissent en simulant un revers. Il est très-facile d'utiliser ce modèle pour un bébé plus grand ou plus petit, en modifiant un peu les dimensions.

**EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL**

La poupée N° 4, tête et bras en biscuit, membres articulés, cheveux blonds. . . . .	20 fr. »»
Paire de bas pour cette poupée. . . . .	» 75
Bottines à talons. . . . .	2 »»
Chapeau. . . . .	4 »»
Costume de laine. . . . .	15 »»
Le bébé incassable N° 2, se tenant debout sur ses pieds, membres articulés tête en biscuit, cheveux blonds frisés. Ce bébé a 45 centimètres de hauteur, soit moitié de la grandeur naturelle, et coûte sans être habillé. . . . .	30 fr. »»
Robe pour ce bébé. . . . .	10 »»
Chapeau. . . . .	6 »»
Souliers blancs ou bleus et chaussettes. . . . .	2 50
Hochet. . . . .	2 »»
Collier. . . . .	1 50

LA TOILETTE DES ENFANTS, LE CONSEILLER DES ENFANTS ET LE JOURNAL DE LA POUPÉE

RÉUNIS AU

**JOURNAL DES ENFANTS**

Paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois, avec Gravures coloriées, Patrons, Jeux variés, Surprises, Découpages, Récits, Contes, Légendes, etc.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE RÉDACTION, 9, RUE VILLEDOR-RICHELIEU, PARIS

TARIF DES PRIX D'ABONNEMENT :	Paris, Départements, Algérie. . . . .	12 fr.
	Pour tous les pays d'Europe et l'Egypte. . . . .	16 fr.
	Etats-Unis et colonies françaises. . . . .	20 fr.
	Amérique, colonies et pays d'outre-mer. . . . .	24 fr.

Un numéro seul : 2 francs.

Les Abonnements se payent d'avance et se font pour l'année entière. — Envoyer un mandat sur la poste ou sur Paris. — On peut s'abonner également par l'entremise des libraires des départements et de l'étranger.

Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

Les personnes qui desiront obtenir des patrons en dehors de ceux publiés par le journal, devront accompagner leur demande de un franc cinquante centimes, en timbres-poste français, pour chaque modèle.

**CORRESPONDANTS**

**London :**

ASHER and Co, 13, Bedford St., Covent's Garden, W. C.

**Lyon :**

M<sup>me</sup> PHILIPPE BAUDIER, 29, rue Gasparin.

**Marseille :**

M. BONNAUD, 17, rue des Beaux-Arts.

**Madrid :**

BAILLY-BAILLIÈRE, 16, plaza de Topete.

**Valencia (ESPAGNE) :**

S<sup>es</sup> JANINI y Co, Negociantes, calle de Zaragoza, 7 y 9.

**Rio de Janeiro (BRÉSIL) :**

J.-B. LOMBAERTS, rua dos Ourives, 17.

**Buenos-Ayres :**

Libreria de C. - M. JOLY, 135, calle de la Victoria.

**Valparaiso et Santiago :**

ORESTES L. TORNERO.